

## ***Encore une chance pour l'Être-au-monde***

**Mohamed Moulfi,**  
Professeur de philosophie, Université d'Oran 2

« ... *les maladies du vécu, ce que Nietzsche appelle "santé"*<sup>1</sup> »

Dans un survol rapide, ces réflexions inchoatives relèvent ce qui bouscule le monde et inspire *work in progress* une pensée quasi simultanée, sous le signe de cette formule splendide d'Ernst Bloch « *Ce qui est ne peut pas être vrai...* ». *Faut-il pour autant prétendre exposer la vérité de cette profonde perturbation que vit aujourd'hui le monde ? Sans doute est-il plus judicieux, au stade de la maîtrise et de l'apprentissage continu sur la pandémie de la Covid-19 et ses multiples effets, de revenir sur quelques aspects problématiques de la redoutable question de la vie du monde. Trois points retiendront l'attention. Dans un premier temps, il s'agit de rappeler les éléments qui font que le monde vit aujourd'hui une situation-limite. Il sera suivi par un deuxième temps où l'on tentera une explication, par le retrait de l'utopique, que les transformations profondes n'auront pas lieu de sitôt. Enfin, le troisième temps verra la nécessité de concevoir sous de nouveaux auspices le rapport du savant et du politique.*

### **Une situation-limite du monde**

S'adressant à Protarque, hédoniste typique, Socrate dit que dépourvu d'intelligence, de mémoire, de connaissance et d'opinion vraie, « tu ignorerais sans doute forcément si tu es dans la joie ou si tu n'es pas dans la joie » parce que « tu vivrais une vie qui, au lieu d'être une vie d'homme, serait celle d'une espèce de mollusque marin<sup>2</sup> ». Le consommériste, l'homme unidimensionnel, l'habitant du village planétaire, aujourd'hui cyborg et *homo economicus* à la fois, semble paradoxalement oublier que la mort est un acte de foi en la vie, comme le croit

---

<sup>1</sup> Cité par Gilles Deleuze et François Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, p. 163.

<sup>2</sup>*Philèbe*, trad. par Léon Robin, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1981, 22 a-c, p. 564.

Jacques Lacan. C'est dire que, dans cette civilisation du *logos*<sup>1</sup>, dont le transhumanisme incarne l'artefact actuel, point n'est jamais assez suffisant d'être au chevet de ce monde, car

« *Aux gouffres du malheur je ne peux plus descendre  
Le ciel est dépassé  
Il surplombe la mort*<sup>2</sup> ».

Et devant la mort, il faut tenir bon en souffrant, nous dit-on. L'humanité souffre et le monde s'en trouve menacé. Ce n'est pas la première fois. Mais est-ce l'ultime menace pour ce monde ? Grandement endommagé, il est devenu précaire. Peut-être que trop de tout a nui à tout. « *Nous sommes à court d'excuses et de temps* » : c'est ainsi que Greta Thunberg a sonné l'absolue urgence de mettre fin à un certain monde où la cruauté et la souffrance sont tout ce qui est au-delà de la mort simple<sup>3</sup>. La situation-limite qu'il vit aujourd'hui au plus près de son existence est universelle. La mort, la mortalité, la létalité sont les mots qui témoignent de son fragile et son fébrile *Être-au-monde*. À quelque chose près, la mortalité du monde et l'ultimatum qu'adresse la planète à ses habitants sont encore une chance, parmi les dernières peut-être, pour fabriquer la conscience d'un autre salut, la conscience ajoutée de la futurité en général. Laquelle futurité est temporalité du temps comme la mortalité l'est de la mort<sup>4</sup>. Dans sa *Théorie du ciel*, Kant<sup>5</sup> avait déjà évoqué

---

<sup>1</sup> Jacqueline de Romilly, *Pourquoi la Grèce*, Paris, Éditions de Fallois, 1992, p. 14

<sup>2</sup> Pierre Reverdy, *Le chant des morts, Chemin perdu-Piste d'envol*, Paris, Gallimard, 2016.

<sup>3</sup> Cf. Montaigne, *Œuvres complètes (Essais, Journal de voyage)*, §11, *De l'autre cruauté*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1962, p. 157.

<sup>4</sup> Cf. Vladimir Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 1983, p. 44.

<sup>5</sup> En 1755, Kant présentera dans une *Histoire générale de la nature et théorie du ciel* une hypothèse cosmogonique que formulera Laplace en 1796.

Kant pense en effet que « le monde n'a ni commencement dans le temps, ni limite dans l'espace, mais il est infini aussi bien dans le temps que dans l'espace » (*Critique de la raison pure*, trad. et notes par A. Tremesaygues et B. Pacaud, préface de Ch. Serrus, PUF, Paris, 1968, p. 339). Voir notre explication in *Engels : philosophie et sciences* (Paris, L'Harmattan, 2004, p. 125). Friedrich Engels évoque l'importance de cet écrit de Kant dans l'*Anti-Dühring*. Jules Vuillemin (*Physique et métaphysique kantienne*, PUF, Paris, 1955, p. 96) en signale la portée : « Cet écrit (*La Théorie du Ciel*, 1775, M.M.) qui, dans l'ordre chronologique, est le quatrième (4<sup>e</sup>) de Kant, et

sous forme d'une intuition forte un commencement et une fin du monde. Mais avant lui, Cicéron avertissait que lutter contre la nature serait comme renouveler la révolte des Titans<sup>1</sup>. Pourtant, la science des expérimentateurs, à l'instar de Léonard de Vinci, était le chemin qui conduit à l'art *vrai*, ce qui voulait dire en même temps le chemin qui conduit à la vraie nature<sup>2</sup> ».

La pandémie de la Covid-19 constitue pour le moins un événement déstabilisant qui ouvre une situation de crise exceptionnelle. *L'extemporané* et le simultané des pratiques aussi bien politiques que thérapeutiques n'obéissent à aucune norme auparavant établie. Le monde s'en trouve destructible car entièrement périssable du fait même de l'effet papillon mis en évidence par la théorie du chaos<sup>3</sup>. Il n'y a plus de muraille de Chine, ni de mur de Berlin, ni encore de mur à la frontière mexico-étasunienne. Et les années 1990 avaient déjà enregistré une régression tous azimuts : recul de l'État-providence du monde développé ; disparition des États socialistes de type soviétique et intégration de leurs économies dans le monde industrialisé ; régression des mouvements d'émancipation dans le Tiers-monde. Le cosmos se lisse ; il se réduit et ses espaces deviennent accessibles dans des temporalités où la géographie se fait temps. Le possible se déploie. Il constitue alors ce rapport avec le futur, lequel futur reste « la réserve inépuisable de tout ce qui est encore possible, de tout ce qui est littéralement "à venir" et demeure en suspens<sup>4</sup> », contenant donc aussi « tous les égarements, mais profondément deux. L'un, à forme de désir, de

---

dont Engels a dit l'importance en remarquant qu'il fournissait la première théorie d'une histoire de la nature ». Voir également notre *Pour Kant. Intérêt de la Théorie du Ciel*, in *Eis*, n° 1, juin 2005, Alger.

<sup>1</sup> Cicéron, *De la vieillesse, de l'amitié, des devoirs*, Paris, Flammarion, 1967, p. 19.

« À qui n'a en lui-même aucune ressource pour bien vivre, assurer son bonheur, tous les âges de la vie sont à charge ; à qui cherche le bien en lui-même nulle nécessité naturelle ne peut paraître mauvaise » (*op. cit.*, p. 18).

<sup>2</sup>Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, UGE, 10/18, 1974, p. 74.

<sup>3</sup> Voir James Gleick, *La Théorie du chaos*, Paris, Albin Michel, 1989.

<sup>4</sup> Vladimir Jankélévitch, *op. cit.*, p. 163.

nostalgie, et l'autre, de mélancolie imaginative (espérance, crainte ou angoisse)<sup>1</sup> ».

Ainsi, avec la régularité du métronome, tous les soirs nous sont assénées les statistiques qui annoncent les dégâts de la Covid-19. Ces chiffres nous font fantasmer sur le pic, le plateau et l'espérance, fleur fragile, de la descente qui se mesure en solde, compensant l'étrange familiarité des terribles bilans de la veille, même si cela reste toujours des morts qui s'ajoutent aux morts. Mais la réalité de la mort s'unit au possible, à l'attendu, au meilleur.

Et dans cette atmosphère choquante, les discours les plus prégnants des intellectuels et des politiques s'articulent désormais autour du péremptoire « plus rien comme avant après un après promis radieux, annoncé sur tous les tons plus ou moins doctes, comme si on est certain que l'après qui vient après l'avant est nécessairement rassurant. Là est la promesse de toutes les transformations possibles. Mais au fait, des transformations pour quoi faire et pour qui ? Le progrès technique se continue inexorablement. Tout le progrès technique, la conquête de la nature, la rationalisation de l'homme et de la société, assortis de l'enrichissement inépuisable des contenus matériels, le principe de l'innovation et de l'invention, demeure sans limite. Cependant, penser dans la futurition n'exclut nullement le retour vers le passé car « notre effort pour susciter "à nouveau" l'apparition d'une expérience ancienne aboutit en fait à une expérience nouvelle<sup>2</sup> ». C'est pourquoi, peut-on dire avec Edmond Fleg de manière aporétique, « espérer le passé, se souvenir de l'avenir<sup>3</sup> ».

## **2. Le retrait de l'utopique**

La « fin de l'histoire » que croyait pouvoir diagnostiquer Francis Fukuyama, concomitante du triomphe du capitalisme libéral-démocratique conçu comme ordre social naturel,

---

<sup>1</sup>*Ibid.*, p 96.

<sup>2</sup>*Ibid.*, p. 34.

<sup>3</sup> Cité par Vladimir Jankélévitch, *op.cit.*, p. 35.

commençait à se démentir dans la première décennie du XXIème siècle par une crise économique sans précédent en 2008. L'augure signifie-t-il que le temps des politiques d'émancipation radicale serait achevé ? Ces dernières années, de nombreux signes indiquent au contraire le besoin d'un nouveau commencement. L'optimisme de la démarche n'a d'égal que le désarroi profond que pourrait provoquer le surgissement stupéfiant d'un inattendu. Un peu partout dans le monde, les révolutions, comme jadis les Printemps des peuples, soufflaient les autocraties et les autoritarismes. C'était de l'inattendu. Or précisément, l'inattendu est la notion qui cristallise toutes les attentions et explique l'affolement qui en découle. Elle rappelle ce truisme aussi bien redoutable que désarmant : l'inattendu c'est ce que ne prévoit pas le prévisible.

Faut-il d'ailleurs corréler l'inattendu, l'inouï des situations, avec l'utopie. Si l'utopie diffuse et anticipe en produisant ses effets dans la théorie, en ce sens, elle se confond en effet avec l'effort de penser les conditions de possibilités d'une tâche impossible et penser l'impensable, ces « formes de pensée à peu près sans précédent<sup>1</sup> ». Mais ce qui est de l'ordre du possible, y compris donc l'inattendu, a partie liée avec le passé, l'inachevé, le promis, en somme la dette et le devoir. Indiquant que les capacités à oublier et à se souvenir sont un produit de la civilisation, Herbert Marcuse<sup>2</sup> rappelle que pour Nietzsche<sup>3</sup> la mémoire dans la civilisation retient plutôt le souvenir des devoirs que celui des plaisirs. Cette faculté produira la mauvaise conscience, la culpabilité, le souci des obligations, des contrats,

---

<sup>1</sup> Louis Althusser, *Machiavel et nous*, Paris, Éd. Tallandier, 2009, préface d'Étienne Balibar, présentation par François Matheron, p. 104 et *passim*.

Ainsi Max Weber définit la politique qui, « consiste en un effort tenace et énergique pour tarauder des planches de bois dur. Cet effort exige à la fois de la passion et du coup d'œil. Il est parfaitement exact de dire, et toute l'expérience historique le confirme, que l'on aurait jamais pu atteindre le possible si dans le monde on ne s'était pas toujours et sans cesse attaqué à l'impossible » (*op. cit.*, p. 186)

<sup>2</sup> *Éros et civilisation*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969, p. 201.

<sup>3</sup> Cf. *Généalogie de la morale*, trad. par Henri Albert, Paris, Gallimard, 2<sup>e</sup> dissertation, 1, 1983, pp. 7

des dettes. Ce sont le malheur et la crainte de la punition et non le bonheur et la promesse de la liberté qui subsistent dans la mémoire. C'est pourquoi il préconise la délivrance de la mémoire : « Du mythe d'Orphée au roman de Proust, le bonheur et la liberté ont toujours été liés à l'idée de la reconquête du temps : *du temps retrouvé*. Le souvenir arrache à l'oubli le *temps perdu* qui fut le temps de la satisfaction et de l'apaisement<sup>1</sup> ». Avec une formulation différente, Paul Valéry l'avait déjà perçu ainsi : « l'idée du passé ne prend un sens et ne constitue une valeur que pour l'homme qui se trouve en soi-même une passion de l'avenir. (...) L'histoire alimente l'histoire<sup>2</sup> ». Certes, si penser le passé s'avère décisif, il n'en est pas moins décisif de le penser comme dimension consubstantielle de l'avenir. L'avenir constitue la profondeur du passé. Kierkegaard avait raison de parler de manque d'infini quand s'impose une borne à l'anticipation. L'infini serait en l'occurrence liberté, utopie, anticipation. Et l'anticipation aussi fait partie de la civilisation. Et c'est en ce sens, dans la tension créée par la présence et l'expression de l'utopie comme liberté<sup>3</sup>, que peut se penser aussi le rapport au regret et à la dette. À rebours, avec Herbert Marcuse dont les propos sont étonnamment actuels, on regrettera le naufrage des victimes de la pandémie : « Ce ne sont pas ceux qui meurent, mais ceux qui meurent avant qu'ils doivent et veulent mourir, ceux qui meurent dans l'angoisse et la douleur qui dressent l'acte d'accusation capital contre la civilisation. Ils témoignent aussi d'une culpabilité de l'humanité sans rédemption possible. Leur mort fait naître la conscience douloureuse qu'elle n'était pas nécessaire, qu'il aurait pu en être autrement<sup>4</sup> ». Le regret ne signifie nullement qu'il faille vouloir sortir de la civilisation. Cela

---

<sup>1</sup>*Éros et civilisation, op. cit.*, p. 201.

<sup>2</sup>*Regards sur le monde actuel*, Paris, Gallimard, 1972, p. 12.

<sup>3</sup> Y compris contre la mort, la liberté n'abdique pas. Souvenons-nous de ce que dit Épictète : « Exerce-toi contre elle ; qu'à cela tendent toutes tes paroles, toutes tes études, toutes tes lectures et tu sauras que c'est le seul moyen pour les hommes de devenir libres » (*Les Stoïciens*, édition publiée sous la dir. de Pierre-Maxime Schuhl, Paris, Gallimard, La Pléiade, p. 1039)/85.

<sup>4</sup>*Éros et civilisation, op. cit.*, p. 204.

est insensé. Cependant, il convient légitimement de s'interroger sur l'essor matériel et technique de la société moderne.

Sous un fort grossissement, il est sans doute permis de penser le retrait de l'utopique au détriment des principes qui régissent le nouveau monde de la globalisation<sup>1</sup>. Dans ce contexte, le principe espérance marque le pas, pour ne pas dire s'est tu, devant la déferlante de la mondialisation grosse de promesses. Elle est présentée comme une forme supérieure du développement de l'humanité. Devant ses thuriféraires euphoriques, et en dépit d'une domination envahissante et écrasante, par bonheur, d'autres voix se sont exprimé. Martin N. Andersson<sup>2</sup>, un représentant de la génération des intellectuels et des militants du nouvel ordre mondial, Samir Amin et quelques autres, ont livré un regard rétrospectif sur leur exceptionnelle traversée du grand siècle des révolutions, de la décolonisation et du post-soviétisme. À ce titre, ils sont dignes de ce que Plutarque proposait: seuls les hommes illustres, parlant et agissant au nom de la tribu tout entière, pouvaient être les héros des récits biographiques. Par exemple, dans ces *Mémoires*<sup>3</sup>, Samir Amin a pensé et repensé son œuvre autrement, selon un ordre qui donne sens à sa vie non pas pour la changer mais pour changer le monde. Certes, il y eut sûrement un agencement de soi qui ne fut autre qu'une articulation au monde, mais à demeure il y eut aussi l'expression de son profond humanisme, de ses rêves, de ses espérances et de ses déceptions. Le rapport au monde passait par sa constance et son obstination d'en décrypter la complexité. Pas seulement, puisque Samir Amin ne semblait point abdiquer son projet d'« invention du socialisme du 21<sup>e</sup> siècle ». Et c'est là qu'il était sûrement attendu pour confronter ses problématiques aussi bien aux points aveugles de ses propres théories qu'aux

---

<sup>1</sup>Marc Abélès, *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, 2008.

On notera la parution utile de Roger Pol-Droit, et de Monique Atlan, *L'espoir a-t-il un avenir ?*, Paris, Flammarion, 2020, notamment le § 8, *Les penseurs du futur, sur les élaborations d'Ernst Bloch et Hans Jonas*.

<sup>2</sup>*Mémoire éclatée, de la décolonisation au déclin de l'Occident*, 2016.

<sup>3</sup>*Mémoires. L'éveil de l'Asie*, Paris, Les Indes Savantes, 2015.

situations interpellantes contemporaines dont, épreuve décisive s'il en était, la chute du mur de Berlin. Son fort désir de fondation ou de refondation de la déconstruction des théories du capitalisme concomitantes avec de nouvelles figures historiques de l'émancipation était son projet.

La mondialisation apparaît comme l'acte final qui met fin, de l'extérieur à toute alternative, et de l'intérieur à toute concurrence mondiale. Paul Valéry, fortement lucide, diagnostiquait : « Toute la terre habitable a été de nos jours reconnue, relevée, partagée entre des nations. (...) *Le temps du monde fini commence*<sup>1</sup> ». À moins d'être dans l'angélisme, il est vrai que la domination s'exprime de différentes manières. L'alternative aussi. Plus près de nous, André Comte-Sponville pense qu'il n'y a plus de modèle crédible à opposer à l'Occident qui, dans un raccourci plutôt flottant l'assimile au capitalisme<sup>2</sup>. Le capitalisme garde cependant sa périphérie sur les plans politique et économique. Idéologique aussi. Ce qui lui permet de reprendre ses préjugés et ses complexes de dominateur. La préméditation de la manigance de l'équipe de chercheurs d'Oxford et les quelques chercheurs de France sur les essais cliniques en Afrique le montre. L'OMS parle de propos racistes et de mentalité coloniale. Sera-ce toujours encore l'arrogance de l'impérialisme et de l'Occident à l'égard des pays sous-développés et du Tiers-monde ?

Naguère, le président de la République française Nicolas Sarkozy<sup>3</sup>, dans un discours prononcé à Dakar, le 26.7.2007, avait remis au goût du jour le mot de Hegel qui, dans les *Leçons sur la philosophie de l'histoire* rejetait expressément l'Afrique hors du

---

<sup>1</sup>*Regards sur le monde actuel, op. cit.*, p. 19.

<sup>2</sup>*Le capitalisme est-il moral ? Sur quelques ridicules et tyrannies de notre temps*, Paris, Albin Michel, Livre de Poche, 2015, p. 33.

<sup>3</sup> Voir le discours de l'ancien président français Nicolas Sarkozy, cf. *Le Monde diplomatique* de nov. 2007 et, principalement les deux ouvrages parus en 2008 en France : Adame Ba Konaré (dir.), *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*, Paris, La Découverte, et Aminata Traoré, *L'Afrique humiliée*, Paris, Fayard.

« monde historique », caractérisant du même coup la « pétulance des Nègres » comme « une condition qui n'est susceptible d'aucune évolution et d'aucune culture<sup>1</sup> ». Cette opinion stupéfiante, sans doute partagée avec d'autres penseurs, n'a pas aujourd'hui plus de valeur théorique que de valeur anthropologique. Sans doute est-il judicieux d'inscrire sa vérité dans celle, plus globale, des textes hégéliens sur la philosophie de l'histoire. Et s'il n'est pas pertinent d'y voir les fondements mêmes de la philosophie de Hegel, l'assertion sur l'Afrique n'en intègre pas moins bien toutefois tout le projet philosophique de Hegel, fortement condensé dans l'idée d'équivalence des contenus de la religion, l'art et la philosophie<sup>2</sup>. Ce n'est sans doute pas le bel exemple d'utiliser une assertion philosophique par un politique dont l'intérêt immédiat est d'imprimer les éléments d'une domination dans l'innocence de l'avenir.

### 3. Le savant et le politique

s'il veut réellement commander un vaisseau<sup>3</sup> ». L'*épistocratie*, c'est-à-dire le pouvoir à ceux qui ont le savoir et le souci de la vérité, si elle n'a été de mise qu'à de rares exceptions, laisse place à la nécessaire collaboration entre les politiques et les hommes de savoir. La collaboration ne fut pas toujours heureuse. La politique ou l'exercice de l'autorité et la vérité n'ont jamais fait bon ménage. Les exemples de Socrate, de Giordano Bruno, de Galilée l'avaient suffisamment montré.

L'affaire Lyssenko montre comment la science peut être détournée au profit d'une doctrine politico-idéologique. Nicolai Vavilov en a fait les frais. Il finira sa vie au Goulag. C'était déjà ainsi pour la philosophie devenue *Philosophia ancilla rei publicae*, servante de la politique.

---

<sup>1</sup> Traduction par Jean Gibelin, remaniée par Étienne Gilson, Paris, Vrin, 1998, p. 79.

<sup>2</sup> Voir mon explication in *Hegel et la négativité. Philosophie et histoire*, paru in « *Hegel and modernity* », *Hegel-Jahrbuch*, Berlin, 2013 et repris dans *Dialectiques de l'universel*, Paris-Oran, L'Harmattan, 2017.

<sup>3</sup> *La République*, trad. par Robert Baccou, Paris, Flammarion, 1966, VI, 488d, p. 247.

Aujourd'hui plus que jamais, alors que les ré fléchisseurs sollicités s'évertuent à convoquer leur discipline, leurs références, leurs auteurs, leurs philosophes privilégiés pour interroger les concepts de progrès, de l'État, de crise, de progrès, et quelques autres notions comme l'inattendu dans ses dimensions eschatologiques et messianiques. Mais à quelque chose près, la question qui cristallise l'attention tourne autour de la limite de la maîtrise par l'homme de tout ce qu'il crée et, fondamentalement, de ce qu'il hérite. En somme, il s'agit de la finitude humaine et la question du salut de l'humanité dans son environnement vital. La souffrance, la fragilité humaine, l'imminence du danger et des risques constituent aujourd'hui l'occasion de mettre en scène un spectacle sado-machiste des sociétés. Il en va de ce chaos planétaire comme du visage du monde où l'on sème famines, guerres et guerres civiles. Pourtant de Charles-Irénée Castel à Kant et Leibniz, jamais les hommes n'ont manqué de penser qu'un monde sans guerre était possible.

C'est à croire que les sociétés humaines se sont malheureusement habituées à ces spectacles de violence physique et qui, paradoxalement, suscitent compassion et dénonciation. Ces chaos, ces génocides, les massacres retransmis presque en temps réel sont évalués statistiquement. Et comme de coutume, dès que l'aggravation et les risques apparaissent, plus aucun expert n'est de trop. Les psychologues, les sociologues, les politologues, etc., se sont faits experts. Même les philosophes s'y mettent : « Tout ce qui avait fait pendant des millénaires l'essentiel de la philosophie semble passer à la trappe pour ne laisser place qu'à l'érudition, à la "réflexion critique" et à l'"esprit critique"<sup>1</sup> ».

Par ailleurs, il existe, un peu partout dans le monde, des Comités d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé, des Hauts Conseils des biotechnologies dont les missions sont d'éclairer les gouvernements, d'évaluer les risques liés aux utilisations des

---

<sup>1</sup>Luc Ferry, *Apprendre à vivre*, Paris, Plon, 2008, p. 257.

biotechnologies et leurs effets sociétaux. Face au génie génétique, il est exigé veille et application du principe de précaution adossé à la bioéthique. La préservation de la planète constitue aussi un souci vital devant les progrès effrénés de la technique. Devant les possibles dérives, les ressources d'alarme ne manquent pas et n'ont pas manqué. Heidegger, Marcuse, Habermas et quelques autres, ont pensé les conséquences du monde de la technique. Le point de départ de cette réflexion est le même principe de l'innovation technique. Heidegger le soulignait dans *Le dépassement de la métaphysique*<sup>1</sup>. Il considérait que le monde de la technique est un monde où le souci des fins, des objectifs ultimes de l'histoire humaine, va totalement disparaître au profit de la seule et unique considération des moyens. Pour lui, avec l'avènement du monde de la technique s'opère le retrait de la question du sens. Le passage de la science à la technique sonne-t-il la mort des grands idéaux ? Faut-il ainsi revenir à ce que Nietzsche édicte dans *Ecce homo* ? L'humanité a le devoir absolu de « ne rien vouloir d'autre que ce qui est, ni devant soi, ni derrière soi, ni dans les siècles des siècles. Ne pas se contenter de supporter l'inéluctable et encore moins de se le dissimuler (...) mais l'*aimer*<sup>2</sup> ».

À suivre sur certains points l'approche d'André Comte-Sponville, l'ordre techno-scientifique ou plutôt l'économico-techno-scientifique semble être « structuré, intérieurement, par l'opposition du possible et de l'impossible<sup>3</sup> ». Oui, en effet. Et cela est d'une telle évidence que, selon la loi de Gabor, « Tout le possible sera fait, toujours », à condition qu'il y ait un marché. Le marché est le *deus ex machina* qui rend possible tout possible. Ainsi l'outrance du possible est devenue effrayante. À considérer le progrès technologique, dans le contexte de l'État supranational ou d'un autre mot de l'État mondial, même si tout se

---

<sup>1</sup>In *Essais et conférences*, trad. par André Préau, préface de Jean Beaufret, Paris, Gallimard, 1980.

<sup>2</sup>*Ecce homo*, Paris, Payot, 1994, *Pourquoi je suis si avisé*.

<sup>3</sup>*Le capitalisme est-il moral ? Sur quelques ridicules et tyrannies de notre temps*, Paris, Albin Michel, Livre de Poche, 2015, p. 51.

passé dans le cadre de « l'idéologie du tout politique<sup>1</sup> », la réalité est celle du tout économique, instance déterminante de cette « mondialisation qui mondialise », selon la formule de Georges Labica<sup>2</sup>. La mondialisation/capitalisme a semblé consacrer le triomphe du capitalisme dont l'apparence tout au moins montre la défaite de toutes les instances devant l'idéologie du tout techno-scientifique, *alias* le tout économique auquel on pourrait désormais adjoindre le tout biologique.

Le plus intéressant à voir dans ce *statu quo* mondialisé est qu'il n'existe paradoxalement aucune limite biologique à la biologie, comme il n'existe aucune limite économique à l'économie, ou aucune limite démocratique à la démocratie. Devant cette réalité, et en schématisant l'argumentation, André Comte-Sponville propose que l'ordre juridico-politique (loi, État), ordre n°2, puisse limiter l'ordre n°1, soit l'ordre techno-scientifique de l'extérieur. Quant à l'ordre de la morale, ordre n°3, de l'extérieur, il doit limiter le deuxième ordre<sup>3</sup>. Dans cette esquisse, il indique également l'ordre éthique, appelé également l'ordre de l'amour<sup>4</sup>, lequel ordre permet de dire que l'individu a plus de devoirs que le citoyen. Le devoir ressort de la morale, tandis que l'amour de l'éthique. La conséquence de cette approche renvoie à la définition de la barbarie comme « la tyrannie de l'inférieur – la tyrannie des ordres inférieurs<sup>5</sup> ». La notion pascalienne de ridicule lui permet de dire qu'il y a ridicule quand il y a confusion des ordres : « Le barbare, ce n'est pas seulement le cruel ou le violent ; c'est celui qui ne reconnaît aucune valeur supérieure, qui ne croit qu'au plus bas, qui s'y vautre et voudrait y plonger tous les autres<sup>6</sup> ».

---

<sup>1</sup>*Ibid.*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>2</sup>*Théorie de la violence*, Paris-Naples, Vrin, 2007, p. 254.

<sup>3</sup> Cf. *Le capitalisme est-il moral ? Sur quelques ridicules et tyrannies de notre temps*, *op. cit.*, pp. 49-72.

<sup>4</sup> Cf. *op. cit.*, p. 73.

<sup>5</sup>*Ibid.* *op. cit.*, p. 99.

<sup>6</sup>*Ibid.*, *op. cit.*, p. 99.

Alors que les ordres retenus par hypothèse se trouvent bouleversés, comment pourrait-on penser le monde dans une lointaine perspective ? De toutes ces attentions et méditations sur les questions qui agitent le débat aujourd'hui, voici un florilège, évidemment loin d'être exhaustif, significatif des études et des problématiques que les penseurs explorent. Dominique Bourg<sup>1</sup> nous rappelle de manière pertinente qu'il y a un lien direct entre la destruction de l'environnement, le changement climatique et les pandémies. C'est donc un problème écologique. On a toujours pensé qu'on était au-dessus de la nature, et que par notre technique, par notre économie, on pouvait s'en émanciper. Pablo Servigné<sup>2</sup>, théoricien de la collapsologie, reconnaissant l'extrême vulnérabilité de nos sociétés, avoue qu'il ne pouvait dater l'avènement de cette crise, même s'il l'envisageait en théorie.

Cynthia Fleury<sup>3</sup> se pose déjà la question de l'imminence d'autres crises pour lesquelles il faudrait savoir utiliser les moyens nationaux et internationaux pour les gérer. Il s'agit aussi, pour elle, de « réinventer le monde de demain » avec un amour renouvelé pour la démocratie et l'identité européenne. Isabelle Stengers<sup>4</sup>, quant à elle, assigne à tous l'exigence de « se réapproprier le pouvoir de penser l'avenir ». Car, après la crise de 2008, « tout est redevenu la même chose ». Jürgen Habermas, auteur du livre prémonitoire *L'avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral ?*<sup>5</sup>, pense que « d'un point philosophique, (...) la pandémie impose, dans le même temps et à tous, une poussée réflexive qui, jusqu'à présent, était l'affaire des experts ; il nous faut agir dans le savoir explicite de notre non-savoir<sup>6</sup> ».

---

<sup>1</sup><http://www.rfi.fr/fr/culture/20200403-dominique-bourg-coronavirus-troublera-nos-societes-temps-long>

<sup>2</sup> [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr) › planete › article › 2020/04/10 › pablo-..

<sup>3</sup> [www.rtf.be](http://www.rtf.be) › detail\_dans-quel-monde-on-vit › accueil

<sup>4</sup> [www.rtf.be](http://www.rtf.be) › detail\_dans-quel-monde-on-vit › accueil

<sup>5</sup> Trad. par Christian Bouchindhomme. Paris, Gallimard, 2015.

<sup>6</sup> [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr) › idees › article › 2020/04/10 › jurgen-h Jürgen Habermas : « Dans cette crise, il nous faut ... - Le Monde

À la question de savoir si la mondialisation est à l'origine de cette crise, Étienne Balibar<sup>1</sup> dit redouter « les causalités un peu mécaniques, et les raisonnements en terme d'essences ». Il pense « qu'il se passe quelque chose de ce genre avec la mondialisation, que l'on pense par essence destructive des solidarités à l'intérieur des communautés humaines, puisqu'elle relativise les frontières. Mais une question politique, anthropologique même se pose : quels sont les niveaux d'émergence des sentiments de communauté ou de solidarité entre les humains ? Sont-ils immuables ? Et dans quelle mesure sont-ils exclusifs les uns des autres ? Peut-être qu'ici il faut un peu d'histoire et de sociologie ». Dans un autre entretien, à la question de savoir s'il était d'accord avec Frederic Jameson qui disait qu'aujourd'hui, il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme, il y voit entre la crise environnementale et la pandémie, « le conflit entre la nécessité et l'obstination, le mythe de Sisyphe<sup>2</sup> ». Arnaud Montebourg<sup>3</sup>, homme politique, annonce, assez expéditif, la fin de la mondialisation. Jules Falquet<sup>4</sup> qui fait de l'Amérique latine le décor de son étude préconise l'abandon immédiat et définitif du capitalisme et la mise en délibération d'un autre monde. Elle part de l'idée de corrélation du « coup du virus » et du coup d'état militaro-industriel global.

Bruno Latour pense, à la lumière des crises environnementale et sanitaire, une mise en question de la définition classique de la société – les humains entre eux : « L'état du social dépend à chaque instant des associations entre beaucoup d'acteurs dont la plupart n'ont pas forme humaine. Cela est vrai des microbes – on le sait depuis Pasteur –, mais aussi

---

<sup>1</sup>Étienne Balibar : « Les choses ne font peut-être ... - Les Inrocks ; [www.lesinrocks.com](http://www.lesinrocks.com) › 2020/04/10 › idées › idées »

<sup>2</sup>Étienne Balibar : « Nous ne sommes égaux ni ... - Le Monde, [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr) › Livres › Idées »

<sup>3</sup>Arnaud Montebourg : « *La mondialisation est terminée* », in *Le Figaro* du 30 mars 2020.

<sup>4</sup>[blogs.mediapart.fr](http://blogs.mediapart.fr) › jules-falquet › blog › le-coup-du-v...

d'Internet, du droit, de l'organisation des hôpitaux, des capacités de l'Etat, aussi bien que du climat<sup>1</sup> ».

André Comte-Sponville<sup>2</sup>, lui, « déplore le pan-médicalisme, cette idéologie qui attribue tout le pouvoir à la médecine. Une civilisation est en train de naître, qui fait de la santé la valeur suprême ». Il ajoutera : « Voyez cette boutade de Voltaire : " J'ai décidé d'être heureux, parce que c'est bon pour la santé"(...) Quand on confie la démocratie aux experts, elle se meurt ».

À une question sur le destin et la fatalité, à propos de cette pandémie dans le monde musulmane, Souleymane-Bachir Diagne<sup>3</sup> évoque la posture du Calife Omar aux temps de la peste en Syrie où il devait se rendre. Il interprète la renonciation à l'expédition en disant qu'elle ne contredit nullement « cette remise confiante de soi à Dieu qui est le *tawakkul*. C'est simplement l'usage du bon sens. Il invoque ce qu'en philosophie on appelle « l'argument paresseux » et que Cicéron résume ainsi : que tu t'adresses au médecin ou non, l'issue est de toute façon déjà déterminée.

Pour ne pas conclure, la cinétique de la pandémie étant toujours en cours, et la lutte pour la vie étant toujours vivace, il y a lieu de rappeler le sens profond du tragique. Ce tragique n'évoque pas seulement la tristesse ou le drame, mais il constitue l'essence même d'une pensée qui ne fait pas l'impasse sur ce que le réel a en effet d'insatisfaisant, une pensée qui n'invente pas de fausses solutions, une pensée qui n'a rien d'autre à proposer, définitivement, que la lucidité et le courage. Mais aussi plus que jamais l'humilité comme Hegel devant les Alpes rien en lui, si ce n'est cette béatitude, ponctuée par ce fameux *c'est ainsi*.

---

<sup>1</sup>Bruno Latour : « La crise sanitaire incite à se préparer à la ... » ; [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr) › idées › article › 2020/03/25 › la-crise-

<sup>2</sup>André Comte-Sponville: «Laissez-nous mourir comme nous ... » ; [www.letemps.ch](http://www.letemps.ch) › société › andre-comtesponville-laissez.

<sup>3</sup>Souleymane Bachir Diagne, Philosophe : « L'humain vaincra ... » ; [www.ndarinfo.com](http://www.ndarinfo.com) › Souleymane-Bachir-Diagne-Philo...